

Face à l'Est,
au temps du contingent !

René Guillemier



00045364

A ma mère, qui fut une ardente adepte de la discipline militaire, quoique n'ayant jamais eu le loisir d'en subir la rigueur,

à tous les jeunes français, appelés sous les drapeaux en tant que transmetteurs des contingents s'étant succédés au cours des années 1960 à 1980, lesquels, bon gré mal gré, mirent sur le pied de guerre les nouveaux systèmes de transmissions des 1^{er} et 2^{ème} Corps d'Armée !

La carrière d'un jeune officier de l'armée de terre débute généralement par quelques affectations au sein des forces vives de son armée, lesquelles sont et resteront toujours les corps de troupe. Pour ma part, même si des unités professionnalisées y tenaient le haut du pavé, j'ai toujours apprécié d'encadrer les jeunes gens venus obligatoirement donner douze mois de leur vie au service de la nation.

Par les temps qui courent... et ils vont de plus en plus vite... le pouvoir politique a décidé de supprimer le service militaire, pour cause d'inadaptabilité, voire d'inefficacité de nos soldats d'une année dans la résolution des crises qui apparaissent par-ci par-là, sans crier gare.

Or voilà que certaines de nos banlieues se sont enflammées sous les cocktails Molotov, jetés par les enfants ou adolescents de banlieusards, qui, au fils des années, ont été englués, voire piégés dans un environnement socioprofessionnel sans débouchés, ghetto inconnu et même ignoré d'un bon nombre de politiques. Comment reprocher à ces laissés-pour-compte de faire fi des vertus républicaines que les jeunes gens d'antan avaient apprises sagement à l'école primaire, ou plus militairement au régiment ?

Bref, l'école où la discipline régit les droits et les devoirs du citoyen est une bonne école ! Et le temps vécu en une telle collectivité n'est pas du temps perdu. Voilà la raison qui m'a fait écrire ces souvenirs.

La plupart des organismes militaires que j'ai cités dans ce récit ont disparu ou changé d'activités, seul l'E.M.A.T. (Etat-Major de l'Armée de Terre) perdure depuis la nuit des temps et sous des sigles variés :

ainsi la D.C.T. (Direction Centrale des Transmissions) s'est transformée en une direction interarmées ; le 18^{ème} R.T. (Régiment de Transmissions) a changé ses quartiers, abandonnant les vallons boisés des Vosges pour le bocage normand, prêt à être engagé pour assurer les liaisons au profit de forces terrestres projetées sur un théâtre d'opérations. Il va être prochainement dissout, suite à la réorganisation générale des armées imposée par le Président de la République. J'ai tenu à citer, sauf erreur de ma part, tous les lettres initiales des noms de mes collègues officiers et sous-officiers que j'ai côtoyés à longueur d'années, poursuivant avec eux des activités nombreuses et variées, car s'il est un lieu où la camaraderie est pratiquée intensément, c'est bien le corps de troupe.

Au sortir des écoles, me voilà affecté au 18^{ème} Régiment d'Instruction des Transmissions, stationné à Epinal ! Donc, avant de m'engager au plus épais des forêts vosgiennes, étant entouré d'une nuée de jeunes recrues, voici, sommairement citée, l'organisation de ce fameux corps de troupe.

A la caserne Varaigne, jouxtant le quartier de La Vierge, je suis longuement accueilli par le Colonel D., Chef de Corps du 18, et par son Commandant en Second, le Lieutenant-colonel M. Ces braves gens m'affectent au 1^{er} Bataillon, tout comme D. et S., 2 sous-lieutenants saint-cyriens de ma promotion. D', lui, issu des rangs de l'EMIA (Ecole Militaire Inter-Armes), rejoint le 2^{ème} Bataillon, car le régiment en a 3. Le 1^{er} Bat., articulé en 3 compagnies, est destiné à l'instruction des recrues après leur incorporation. On les éduque militairement par tout un tas d'enseignements : la FETTA (Formation Élémentaire Toutes Armes), le

111 (Peloton d'instruction des monteurs en lignes de campagne), enfin le P1 et le P2 (respectivement Pelotons de formation des élèves caporaux et sous-officiers).

La formation technique, dite F.E.S. (Formation Élémentaire de Spécialité), hormis le 111, est dispensée au 2^{ème} Bat., composé lui aussi de 3 compagnies : Téléphonie, Câbles Hertiens et Radio. Quant au 3^{ème} Bat., c'est un bataillon opérationnel articulé en 3 compagnies de transmissions et doté, pour l'essentiel, de matériels américains.

C'est donc au sein du 1^{er} Bat., sous la férule du Chef de bataillon C. et de son adjoint, le Capitaine M., qu'au contact des hommes, débordant d'une saine joie et faisant preuve d'une nécessaire abnégation, j'affronte les toutes nouvelles épreuves du métier d'officier subalterne. Le langage utilisé par quelques-uns de mes patrons est digne des troupiers. Mais n'ai-je pas été à rude école aux Enfants de Troupe ! Ainsi, lors des exercices de défilé du bataillon, son chef utilise parfois sa 3^{ème} jambe aux fins de bonne compréhension : « balancez-le bras droit, raide comme ma p...e », hurle-t-il avec satisfaction.

On m'a affecté à la 3^{ème} Compagnie, celle de ce cher Capitaine S., Cyrard tout comme moi, où j'ai remplacé, à la tête de la 1^{ère} Section, l'Adjudant B. des Troupes de Marine, portant haut, certes, les vertus du pinard, mais surtout soldat très aguerrri. Puis on me nomme lieutenant, à compter du 1^{er} octobre.

J'ai un allié de poids dedans ma compagnie, un petit lieutenant, ex-Affreux (élève de 2^{ème} année à Saint-Cyr) de la Centenaire de Camerone, cette chère promotion

qui nous bahuta fort lorsqu'à Saint-Cyr en Bazar (élève de 1^{ère} année) nous fûmes invités à séjourner. Il se nomme P., étant chef de section et l'adjoint de ce cher S., notre bon capitaine.

Le service de semaine, composé d'un sergent flanqué d'un caporal, distribue les corvées, aux ordres d'un adjudant, dit de compagnie qui, comme chacun le sait, ne peut être que bonne ! Le notre, dénommé B., n'est point bégueule du tout, car des Troupes de Marine lui aussi il provient. Mais parlons un peu de mes jeunes pioupious et de leur formation.

L'accueil des recrues a lieu au gymnase, transformé pour l'occasion en maints bureaux d'administration. Et la visite médicale est un passage obligatoire afin de déterminer le profil physique de chaque nouvel appelé à des fonctions exclusivement militaires. Le toubib du régiment les classe alors au moyen d'une grille d'évaluation, le SIGYCOP : S pour membres Supérieurs, I pour membres Inférieurs, G pour état Général, Y pour Yeux, C pour Chromatisme, O pour Ouïe, et enfin P pour Psychisme. Un chiffre supérieur à 3 dans l'une de ces rubriques suffit à renvoyer le postulant troupiier dans ses foyers avec la nouvelle appellation de réformé, principalement en tant que G4, Y4 ou P4.

Chaque chef de section du 1^{er} Bataillon perçoit ainsi sa ration de bleusailles aux cheveux longs. Quand le quota est atteint, soit environ 37 à 52 apprentis troufions, ce nombre étant fonction de la fraction du contingent incorporé - /02, /04, /06, /08, /10, /12 - qui comprend, pour certains, quelques sursitaires anciens, au pas de gymnastique les débourre-t-on pour percevoir quelque lourd paquetage, puis chez le coiffeur ils se font

impérativement déboiser, et gratuitement s'il vous plaît. Avez-vous constaté quel changement de personnalité peut engendrer chez un conscrit la perte de sa chevelure ! Rares pourtant sont les Punks ou autres Iroquois !

De plus, quand ces jeunes recrues ont endossé le treillis règlementaire et chaussé une paire de brodequins, lesquelles godasses sont obligatoirement recouvertes des fameuses guêtres en toile, tout en portant ostensiblement la cravate et un béret de drap, le lion universitaire se transforme inmanquablement en un mouton grégaire !

Ayant ainsi reçu ma dotation d'heureux élus, j'en fais alors une section que j'entraîne joyeusement - pour moi s'entend - non sans avoir préalablement distribué quelques fumeux questionnaires. De quoi s'agit-il ? Et bien de caractérologie, de celle de Le Senne, à nous bien enseignée lorsqu'à Saint-Cyr on nous eût décrit les beautés de la psychologie.

Par le chef de section, aidé de jeunes sergents et caporaux de la troupe, l'instruction militaire est largement commentée et mise en pratique. Ainsi en est-il particulièrement de la discipline générale. Quelle philosophie hardie que ce bon règlement dont les premières lignes chantent la belle louange de l'obéissance : « La discipline faisant la force principale des armées, il convient que tout supérieur obtienne de ses subordonnées une soumission totale et de tous les instants... »

Mais ne nous moquons pas de ce règlement. Beaucoup de nos anciens l'ont suivi à la lettre, tels les Poilus de la Grande Guerre. Ainsi ai-je pu moi-même le constater,

en suivant les pas d'un de mes grands-oncles maternels mort pour la France, lequel, soldat de 2^{ème} Classe au 21^{ème} Régiment d'Infanterie, fut « tué à l'ennemi », comme il est sommairement écrit sur quelque fiche signalétique, lors des corps à corps meurtriers où ils furent engagés, lui et ses vaillants camarades de tranchée, pour conquérir le plateau de Notre-Dame de Lorette, en mai 1915, dans le Pas-de-Calais.

Cela dit, retournons sur les pas de mes soldats, notables recrues arpentant la place d'armes du 18^{ème} Régiment d'Instruction des Transmissions, installé à Epinal. Tout déplacement s'y effectue au pas cadencé, en attaquant le sol du pied gauche, et non du droit : gare aux cosaques marchant sur les godasses du soldat de devant ! Et à l'apprentissage du chant guerrier, je dois m'époumoner, car à tue-tête la manipule en un seul bloc s'exprime. Quelles belles chorales, que celles de mes gars, chantant « La Madelon », ou « Le Gai luron des Flandres », voire « La ceinture », une antienne de grivoise compagnie !

Chacun a son arme, un fusil MAS 36, et en ordre serré le porte sur l'épaule ou bien en une martiale posture le présente, suivant ainsi scrupuleusement les commandements sans cesse répétés de celui qui puissamment aboie, caporal, sergent ou lieutenant : « PREEsenTEEEZZ OOUURRmmeees !!!! » Quels bons souvenirs rejaillissent encore de ma mémoire de troupier !

L'Adjudant-Chef R., dit « la Cigogne » eu égard à son maintien voûté, est responsable de l'équipe TAM (Tir, Armement, Munitions) du 1^{er} Bataillon. Il enseigne la connaissance des armes et l'art de bien viser. C'est un

homme charmant et bienveillant. Ne m'a-t-il pas un jour comparé à un moine ! Car la règle du bon comportement est toujours à mes yeux plus qu'un seul adage. Aux fins d'économie, on apprend aux soldats à tirer en un stand approprié à la balle de plastique, à 50 mètres puis à 100 mètres des cibles.

Une fois bien dégrossis, ces grenadiers-voltigeurs nouvellement formés fusillent à balles réelles des silhouettes placées à 200 mètres, en un champ de tir adapté à l'entraînement des unités de toute la garnison. Car on trouve là aussi de véritables fantassins, ceux du 150^{ème} Régiment d'Infanterie Motorisée, où officie ma fine (responsable du bahutage) de section binôme de Cyr, le Lieutenant K., avant qu'elle n'aille rejoindre une unité de Légion étrangère.

C'est tout un cérémonial, car la sécurité des civils prime, aussi place-t-on tout autour dudit champ, dénommé Bénaveau, des vedettes de tir ! Et un clairon sonne l'ouverture du feu, et puis le cessez le feu.

Le parcours du combattant est fort redoutable pour ces jeunes citoyens, mais quelques-uns d'entre eux sont des plus adroits à franchir la fosse ou tout autre obstacle comme le mur d'escalade, imitant le sergent, et même le lieutenant qui en toutes choses guerrières doit montrer l'exemple.

A se servir de la boussole entraîne-t-on tout ce beau monde, de jour et de nuit, à désigner les objectifs avec la main, à situer les mouvements de terrain suivant les bons principes de la topographie.

Et l'Etoile Polaire, la Grande Ourse ou la Petite apprennent-elles, les valeureuses recrues, à identifier

au-dessus de la ligne bleue des Vosges, mais aussi à mieux voir et à se guider par une nuit sans lune en décentrant leur vision. Quels épiques combats nous devons mener, en journée et à la nuit tombée, au Fort de Razimont, à celui de la Mouche, ou en bien d'autres lieux.

C'est qu'à maîtriser les techniques de combat doit-on impérativement entraîner nos gars ! Quoi ! L'ennemi est alors à l'est ! Derrière le rideau de fer, les hordes soviétiques se préparent peut-être à envahir nos campagnes. Et l'art de la guerre, préconisé par le haut commandement français, à savoir l'Etat-major de l'Armée de Terre, doit être enseigné jusqu'au plus petit échelon. Ainsi sont éclairées nos vaillantes recrues en sagesse martiale, laquelle se décline en actes élémentaires du combattant.

D'abord et avant tout faut-il savoir se camoufler : FOMECE, tel est le maître mot du camouflage, voulant signifier expressément à tout postulant en ce savoir-faire : Formes (les casser), Ombres (en profiter), Eclairage (l'éviter) et Couleurs (les respecter). Du coup, le casque lourd de chaque troufion ressemble à un petit buisson.

Vient alors une grande séance de maniement de la pelle US, car chacun des appelés apprend à se poster sur une ligne d'observation en y creusant son trou individuel, abri sûr pour se requinquer, après ces menus travaux forcés.

Etant passés maîtres en technique de terrassement, nos guetteurs apprennent alors à y faire des observations, s'agissant de l'espace où l'ennemi potentiel avait coutume d'apparaître, tous les 2 mois, à

chaque fraction du contingent. Savez-vous qu'il n'est point si facile d'observer le dit terrain, d'y décrire sommairement ses compartiments, de savamment y désigner quelque objectif évanescent ou fugace.

Il advient bien entendu que tout ce petit monde doit connaître les règles d'un bon déplacement individuel. Et le guetteur se transforme en un grenadier-voltigeur, puis en un éclaireur-patrouilleur, progressant par bonds, de point d'observation en point d'observation, de carrefour en patte d'oie en croisée de chemins, de ligne de haie en fossés gorgés d'eau, tout en pratiquant l'art de bien communiquer avec ses coéquipiers, tant sommairement que silencieusement, jusqu'à atteindre une ligne de débouché où l'assaut d'une position ennemie sera lancé.

Tout est prétexte à marcher nuitamment. 3 ou 4 soirs par semaine s'ébat la section au plus épais des bois jusqu'à une heure tardive, par la côte de La Vierge la soldatesque va gaiement et revient éreintée, titubant de fatigue sur le chemin des Détendeurs, encombré qu'il est chaque hiver d'un bon mètre de neige, pour rallier Dinozé et son transformateur. Parfois nous marchons à grandes enjambées afin d'atteindre la route qui d'Aydoilles va à Cheniménil, alors, accélérant le pas, nous revenons au quartier avec les gradés. Le but est connu. Il s'agit en sorte d'égarer les recrues dans quelques endroits obscurs où le vent glacé mugit en hurlements de loups. Et les apprentis guerriers rejoignent la caserne, se cognant aux basses branches des arbres, trébuchant ça et là sur quelques racines traîtresses. Au petit matin, un boulanger proche de la caserne nous a même contactés car près de son fournil des pioupious noirs se sont confortablement réfugiés.

En fin d'instruction FETTA, un rallye pédestre leur est destiné, suivi d'un raid de bataillon. Chacun hâte le pas pour conserver l'allure de sa section. L'encadrement se compose de sergents, dits ADL (Après la Durée Légale, sous-entendu du service militaire) et PDL (Pendant la Durée Légale), les uns se nomment M., G., ou K., un autre F., tous sont bons marcheurs et très disciplinés, toujours bien secondés par quelques caporaux.

Chaque samedi matin, un capitaine du régiment est désigné pour régenter la troupe hors des heures de service. On l'appelle le capitaine de semaine. Il a sous ses ordres 3 lieutenants ou sous-lieutenants, voire aspirants, tous officiers de permanence pour la dite semaine, et ce à raison d'un officier par bataillon. Parfois, c'est le Capitaine P. qui préside au destin des appelés, une force de la nature s'il en est une, car un étrange bruit circule au quartier. Un jour, pris de colère, il aurait frappé d'un coup de poing son bureau métallique qui, sous l'effet du choc, se serait tordu comme une fine tôle de fer. Quand nous prenons la permanence sous ses ordres, il n'est pas question de broncher, mais d'obtempérer séance tenante, ce qui est tout à fait normal dans une telle collectivité militaire. Ne doit-on pas assurer le bon déroulement des repas servis à nos soldats au self-service ? Et gare si les corvées de nettoyage de cette salle à manger manquent de vivacité, houspillées par le Lieutenant Z., officier d'ordinaire. Car chaque section du bataillon se doit de participer à ces corvées, suivant un tour établi pour la durée des classes.

Au bataillon, l'officier de permanence préside chaque jour aux cérémonies des couleurs, hissées par la garde descendante au son du clairon. Nous y avons une chambre où on peut être joint pour régler un problème

ou faire une ronde inopinée. Il est aussi prescrit d'appeler inopinément le piquet d'incendie, lequel piquet se compose d'une section de recrues portant brêlages, pelle-bêche et gourde pleine d'eau au ceinturon, sans oublier le casque lourd sur la tête. Au pas de gymnastique le convoque-t-on au pied du mât des couleurs, et lorsque le temps mis pour ce rassemblement est trop grand, ce bon piquet est de nouveau appelé, le quart d'heure suivant, jusqu'à ce que les délais soient jugés satisfaisants. Le dimanche, il en est de même pour les soldats consignés, non les recrues qui ont l'interdiction de quitter le quartier, mais leurs anciens de l'encadrement. Car évidemment, à cette époque lointaine, le samedi n'a pas encore été décrété jour de repos par le gouvernement de la république.

C'est dans cette situation qu'on me téléphone pour m'alerter, car le 1^{er} Transmetteur V., armurier de ma compagnie, s'est suicidé, se tirant un coup de fusil sous le menton. Je l'aimais bien car c'était un Vosgien qui, très souvent, au tir à Bénaveau m'avait accompagné. Son corps gît dans une mare de sang. On fait appel à la Sécurité Militaire qui sur les lieux dépêche quelques représentants de la Gendarmerie. La cartouche que le malheureux a utilisée fait partie d'un lot inconnu au régiment. Mais s'il avait été démontré que de l'un de mes récents tirs de section elle provenait, lui étant armurier de service, en prison militaire j'aurais été enfermé. Or V. était à 2 ou 3 semaines de la quille. Quel est donc le motif de cet accident volontaire ! Une affaire de famille ? C'est ce qu'on nous dit.

Quand l'instruction des recrues a pris fin, on les ventile ! La majorité d'entre elles part pour l'Allemagne rejoindre une affectation au 42^{ème} Régiment des Transmissions

stationné à Rastatt et à Achem, au sein des FFA (Forces Françaises en Allemagne).

Ce faisant, on défile en ville, au 11 novembre, au 14 juillet ou à la Saint-Gabriel, avec repas de corps en unité constituée. Un bal de tradition clôture la journée offerte à notre saint patron. Là, en tenue de cérémonie bleu nuit, les cadres du régiment se retrouvent avec leurs épouses, mais attention, par grande corporation. Il y a celle des officiers subalternes, comprenant les capitaines et la confrérie des lieutenants, sous-lieutenants et aspirants du contingent. A part siègent les officiers supérieurs qui, à la table du colonel, portent bien haut leur état. Quant aux sous-officiers, les pauvres sont relégués en une salle spéciale, contiguë à la notre. Heureusement, ces castes ont par la suite volé en éclats.

A tour de rôle nous désigne-t-on pour étoffer les délégations participant aux très officielles cérémonies militaires et religieuses : le 11 novembre, à Verdun-sur-Meuse ou sur quelques champs de batailles accrochés aux versants des côtes d'Argonne où de furieux combats opposèrent Français et Allemands à la Guerre de 14, mais on nous voit encore à la synagogue d'Epinal !

On me désigne aussi comme examinateur de Transmissions au CA1 (Certificat d'Aptitude du 1^{er} degré), destiné aux jeunes sergents désirant faire carrière. Une session de 3 semaines d'examen a été organisée au camp de Bitche, que j'ai rejoint pour y être placé sous les ordres du Capitaine H., un officier de mon régiment, commandant la 1^{ère} Compagnie d'instruction du 1^{er} Bataillon. C'est tout un poème que cet H.-là, un drôle de gaillard, courant les bistrots à la

recherche de cotillons frivoles, car artilleur il fut, officier de réserve, avant d'être intégré dans l'Arme des Transmissions. Ainsi crie-t-il puissamment de sa très forte voix, dans les rues du vieux Bitche, après la nuit tombée : « Y'a pas de d'femmes à baiser ? »

Entre-temps, le chef du 1^{er} Bataillon m'a placé à la tête du stage 111, où, après leur FETTA, certains de nos soldats reçoivent une formation de monteurs en lignes de campagne. J'ai, comme second, un brave adjudant, vieux troupier expert à dérouler les câbles et à leur faire franchir les obstacles naturels ou artificiels, tels que ponts, routes, chemins ou caniveaux.

Tout un fourbi de dérouleuses, de KL4, de quartes, d'épissures et de téléphones de campagne est savamment montré aux jeunes soldats. On les enseigne au maniement des centraux téléphoniques, mais aussi à l'art de superposer, sur des lignes préalablement tirées et aboutant à de magiques bobines d'induction, quelques circuits spéciaux dits fantômes et super-fantômes. Et les bons pioupious apprennent à monter ces grandes lignes, entre la salle de cours et le plateau de Razimont qui est un haut lieu de rendez-vous des sections du 1^{er} Bataillon.

Or on rappelle une compagnie de réservistes au 3^{ème} Bataillon. La plupart d'entre eux ont combattu en Indochine, mais il leur manque un chef de section radio. On me nomme à sa place, séance tenante. J'encadre donc cette section aux cheveux longs, organisant tirs, exercices radio et déploiement du fameux « 3.9.9. », aidé en cette technique par le sergent M. Après quelques débuts assez difficiles, ces réservistes, un peu rebuté par leur présent rappel, m'accueillent plus chaleureusement, pour finalement m'encourager.

Puis le 3^{ème} Bat., placé sous la ferme autorité du Chef de Bataillon P., dit « Pètpète », quitte définitivement le quartier pour s'installer à Nancy et y former un nouveau corps. Le bon Lieutenant B., p'tit co (camarade de promotion) de P., suit le mouvement après avoir été spinalien pendant une trop courte année et demie.

Un an et plusieurs mois s'étant passés postérieurement à mon admission au sein de la 3^{ème} Compagnie... après y avoir côtoyé quelques fractions de contingent ainsi que 2 sous-lieutenants X-IMO (X pour polytechnicien et IMO pour Instruction Militaire Obligatoire), tel cet X dont j'ai malheureusement oublié le nom et M., Lorrain de pays et tout droit sorti, après l'obtention d'une maîtrise de physique, de l'Ecole Nationale Supérieure des Télécommunications... après y avoir parachevé l'instruction de quelques aspirants du contingent... après y avoir accueilli le Lieutenant P., un Cyrard de la promotion de mes Bazars... après m'être frotté aux errements de tout un chacun, tel ceux du Sous-Lieutenant M., lequel, sorti du rang, faisait crapahuter son fils, un cahier agrafé dans le dos, parmi les recrues de sa section, vu les mauvais résultats scolaires du susdit héritier qui, la punition achevée, demanda derechef de pouvoir recommencer une telle expédition... bref, le Chef de Bataillon C. décide de m'affecter à la 1^{ère} Compagnie du Bataillon, où l'encadrement en officiers d'active fait subitement défaut. Car le Capitaine H. s'est envolé à l'E.A.T. pour y être activé, vu que le dit capitaine fait alors partie de la corporation des ORSA (Officiers de Réserve en Situation d'Activité), et son remplaçant est un petit lieutenant moustachu et auvergnat, ancien soldat, répondant au patronyme de N., tandis que le Lieutenant G., un de mes anciens de Saint-Cyr, y commande en second.

En février de l'année suivante, voilà que le Colonel B., ayant succédé au Colonel D., me désigne pour suivre le stage d'entraînement commando à Montlouis. Je balise, car mon p'tit co D. s'est cassé la jambe au stage précédent, dégringolant imprudemment du mur d'escalade de la piste du risque. Or P., adjoint du capitaine, a réussi brillamment à l'avant-dernier stage ; il me conseille d'aller passer ces 2 grands mois dans nos belles Pyrénées.

Arrivé à Collioure, petit port de pêche, ce ne sont qu'entraînements dans le fort, sur la piste du risque, ou au close-combat, précédant les franchissements de cours d'eau, les déploiements de tyroliennes simples, doubles, horizontales ou verticales, les constructions de ponts de singe, les équipages de kayaks et les raids en mer, de jour comme de nuit, car à « saler » puis « désaler » sur des zodiaques on nous entraîne longuement (on renverse le bateau, la tête dans l'eau, puis on revient dans la position de navigation).

Lors d'un de ces raids nocturnes, un vent de terre s'est levé, de sorte qu'il nous entraîne au large, moi et mon collègue gendarme. Mais nous ramons contre vents et marées, or un courant intense nous emporte dans une anse où nous fracassons notre kayak sur des rochers côtiers. J'en sors indemne, tandis que mon collègue rameur s'en tire avec une clavicule cassée, il doit abandonner le stage à peine commencé.

Mais d'autres avatars nous attendent dans les garrigues. Et vous, mes bons messieurs, aimez-vous la Grande Bleue ou préférez-vous les Verts Pâturages ? A Collioure donc on nous dégourdit bien !

Dans un raid pédestre, on nous lance une fois, sans

carte d'état-major, mais avec un vague schéma esquissé sommairement en un court laps de temps, d'après la carte des lieux ; ce fut une gageure. On doit y relever plusieurs B.L.M (boites aux lettres mortes) cachées dans un fourré ou bien au pied d'un arbre. Là sont trouvés de précieux messages que des indicateurs nous ont gribouillés, car en milieu hostile on est immergé.

Et le gratton (l'escalade) nous est aussi montré sur des versants à pic de quelques hauts rochers.

Puis au Fort de France, à Montlouis, on est enfin conduit, reprenant là aussi un entraînement intense : close-combat, franchissement des obstacles de la piste du risque, raids topo(graphiques), fabrication de charges creuses de fortune et d'autres plus diverses à l'aide de la tolite (explosif militaire) qu'on fond très patiemment dans un petit bouillon dénommé bain-marie, mises en œuvre et tirs d'explosifs réels et d'engins incendiaires au phosphore, raids de nuit en montagne avec nos chaînes pyrotechniques et explosifs cachés dans les poches ou dans le sac à dos, cross en montagne, escalades et ascensions de sommets, descentes en rappel, survie, connaissance des champignons et des plantes comestibles, poses de pièges et de lacets pour prendre les rongeurs. Toutes les techniques du commando aguerri sont donc largement pratiquées.

Alors pour clore le stage, un grand raid est pour tous organisé. Nous parcourons ainsi 300 bons kilomètres en une semaine, se reposant le jour dans quelques bois touffus, et marchant la nuit tombée en évitant les routes. La base de départ est installée sur les flancs du Mont Canigou où on survit là 2 jours, dans des huttes

de branchage savamment construites, et mangeant un mouton qu'il faut trimbaler à dos d'homme sur un versant pentu.

Notre objectif se situe au nord des Corbières, on doit donc l'atteindre. Et le ciel nocturne, tout parsemé d'étoiles, est notre compagnon. On est en symbiose avec dame nature : les montagnes, collines, cours d'eau, bois, garrigues, constructions abandonnées, tous magnifiques paysages qu'on traverse trop rapidement à mon gré. Au franchissement d'un cours d'eau, la nuit, sur une tyrolienne verticale, je m'étale lourdement, me rattrapant de justesse à un câble, mais j'ai la main gauche entaillée entre le pouce et l'index.

Au bout de ce grand raid, qui voit la fin du stage, j'ai maigri de plusieurs kilos, arborant une moustache. Je ressemble de fait à un arabe. Rentrant à Epinal, ma femme passe près de moi sans bien me reconnaître. Le Colonel B., notre aimé chef de corps, me félicite alors de mon brillant succès, ainsi que le patron du 1^{er} Bat., le Chef de Bataillon V., successeur de C.

On me nomme alors à la tête du P1 (Peloton des élèves caporaux). J'y enseigne à mon tour, avec mon fidèle K. (sergent ADL), quelques règles de combat d'infanterie, de jour comme de nuit, dévolues à un caporal chef d'équipe... mais aussi l'ordre serré, les mines et les pièges, la topographie... l'équipe choc, l'équipe feu avec sa pièce antipersonnel AA 52 (fusil mitrailleur et mitrailleuse dits Armes Automatiques modèle 1952) ou LRAC (lance roquettes antichars)... le tout parsemé de marches de nuit, de tirs au fusil, que ce soit au poser ou au juger avec le MAS 49-56, de tirs au pistolet mitrailleur MAT 49, au pistolet automatique MAC 50, au fusil mitrailleur AA52, à la mitrailleuse du

même nom, au LRAC à charge inerte... cette guerrière instruction comprenant aussi des lancers de grenades offensives... des entraînements au parcours du combattant et à la pistes du risque... voire enfin des règlements divers.

Nous avons admiré, ainsi combattant, la Tête des Cuveaux, le Fort des Adelphe, le Fort de la Grande Haye, le Fort de Razimont, le Fort d'Arches, Uzemain, Xertigny, Pouxoux, Jarménil, tant de noms chantants et points de passages de nombreuses marches de jour ou à la nuit tombée.

Or je dois quitter le 18 pour rejoindre le 43^{ème} Régiment des Transmissions installé en nancéenne garnison. Que dire en conclusion de mon séjour à Epinal ? Que ce furent 3 années riches en contacts étroits avec les jeunes appelés : agriculteurs, instituteurs, ouvriers, boulangers, pâtisseries, bouchers, charcutiers, ou autres commerçants, mais tous bien pensants... sans oublier les sursitaires ! Car la vie disciplinée et au grand air fournit un cadre idéal pour qui a quelques difficultés à vivre en collectivité, surtout lorsqu'il s'agit d'un temps précieux que chaque nouvel appelé sous les drapeaux accorde généreusement à l'institution républicaine.

Jamais, dans le dédale de ma vie de troupier, je n'ai pu retrouver ces moments d'exception, figés par le temps en hiératiques images d'Epinal, instants privilégiés, disais-je, que furent ces saines joies et émotions lorsqu'à l'instruction de mes apprentis troupions je dus, sur le métier, maintes fois remettre mon ouvrage ! Je garde donc un merveilleux souvenir de cette période où, jeune lieutenant, je fus placé à la tête d'une quarantaine voire d'une cinquantaine d'hommes. Je leur dédie ce petit texte de souvenirs !